

Le système Brizé

Un autre monde de Stéphane Brizé

Martin Gignac

Volume 40, Number 3, Summer 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98707ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gignac, M. (2022). Review of [Le système Brizé / *Un autre monde* de Stéphane Brizé]. *Ciné-Bulles*, 40(3), 16–19.



Le système Brizé

MARTIN GIGNAC

Stéphane Brizé conclut sa trilogie, entamée avec **La loi du marché** (2015) et suivie d'**En guerre** (2018), avec **Un autre monde**, un nouveau drame social implacable sur l'impitoyable univers de l'entreprise. « Ce n'était pas pensé ainsi au départ. Aujourd'hui, un réalisateur ne raisonnerait pas en matière de trilogie, mais de série Netflix. Les films se sont inventés l'un après l'autre, au fil de rencontres qui ont nourri ma réflexion, pour faire quelque chose qui fait sens », confie le cinéaste lors d'une entrevue dans le cadre des Rendez-vous du cinéma français d'Unifrance en janvier 2022.

Comme dans les films précédents, Vincent Lindon en est le protagoniste. Dans **La loi du marché**, il interprétait un chômeur devenu agent de sécurité qui vit un dilemme moral. De la figure du travailleur, il endossait, par l'entremise d'**En guerre**, le leader syndical d'une usine menacée de fermeture.

Dans **Un autre monde**, il incarne le *manager* loyal d'un site appartenant à une multinationale américaine qui doit mettre en place, contre son gré, un « plan social » reposant sur un licenciement draconien.

Malgré ses thématiques récurrentes, le récit à hauteur d'hommes ne verse pas dans la redite. Il change plutôt de perspective, alternant la façon de voir et de concevoir les rôles de chacun dans un système souvent inégalitaire. Un scénario lucide, d'une intelligence remarquable. Le héros d'**Un autre monde** cherche à défendre l'usine, son emploi de cadre et celui de ses collègues tout en remplissant sa mission de s'adapter à la féroce compétitivité qui mine son secteur d'activité. « Il est important de dépasser la simple opposition des classes ouvrières contre les cadres, explique le réalisateur, qui s'est à nouveau adjoint les services du coscénariste Olivier

Gorce. Parce que tant qu'on est dans la simple opposition de classes, on n'interroge pas le système. La situation ne peut se résumer à un simple problème de poste ou de hiérarchie, c'en est un de système. Pour questionner cela, il faut regarder d'un peu plus haut et voir les contraintes de chaque côté. »

Elles sont d'ailleurs nombreuses et variées, ces problématiques. Du propriétaire à la directrice de la filiale (l'ex-journaliste Marie Drucker prête ses traits à cette figure imposante) en passant par les membres du syndicat, tout le monde semble avoir de bonnes raisons pour agir, et c'est cette légitimité multiple qui est rarement abordée à l'écran. « C'est un réel angle mort du cinéma, admet le metteur en scène. Non pas que le cinéma ne s'intéresse pas au politique, à l'organisation du monde. Mais il regarde largement du côté de ceux qui souffrent le plus socialement,

c'est-à-dire les ouvriers, les précaires, et c'est tout à fait normal, légitime. Mais aujourd'hui, le bras armé du système ne va pas si bien que ça. Il s'agit de raconter une situation qui témoigne d'un problème de système et non de personne et de fonction. »

Tout est pourtant mis en place, méthodiquement et impitoyablement, pour accentuer la pression sur les individus. Ils sont confrontés à un monde cruel où l'on exige de plus en plus des gens. Ils doivent faire plus et mieux avec le moins de temps, le moins d'argent et le moins de ressources possibles. Quant aux patrons, répondre aux exigences en

problème vient du système ultralibéral qui, en toute légalité, sur l'ensemble de la planète, pose des injonctions et des ordres qui ne font plus sens à l'échelle humaine», de dire Stéphane Brizé.

Que se passerait-il si notre protagoniste n'était pas à l'aise avec l'ordre inéluctable qu'il transmet? Surtout que son travail finit par plomber son quotidien et ses relations avec les autres. Comment arriver à vivre, ou même simplement à survivre, dans un milieu aussi hostile où la perte de sens se fait constamment ressentir et où la violence ordinaire rime avec pression, performance, profit, injustice et pouvoir? Un désir d'humain

courage est de rester à un endroit qui nous fait souffrir en faisant des choses qu'on n'a pas envie de faire, ce qui est son cas? Ou est-ce que le courage est de s'extraire des situations qui nous font souffrir? Ce sont toutes ces questions auxquelles il est confronté, et peut-être que les réponses vont lui permettre d'accéder à un autre monde qui lui semble lointain, mais qui est tellement proche à l'intérieur de lui. »

Construite sur le terrain à partir des témoignages d'individus qui œuvrent dans ces domaines, la trilogie aborde des thématiques riches, complexes et vitales avec plusieurs tenants et aboutissants.



Sandrine Kiberlain et Anthony Bajon dans *Un autre monde*

diminuant les effectifs année par année devrait être dans l'ordre naturel des choses. Les cadres ne sont évidemment pas épargnés. Ces derniers pensent très souvent qu'ils ne peuvent remettre en cause ni le système ni l'ordre à accomplir. Que la difficulté ou l'impossibilité de résoudre un problème vient d'eux. Mais c'est faux. Ce n'est pas par leur manque de bonne volonté, d'intelligence ou de compétence, mais les ordres reçus qui ne font aucun sens. Un discours de culpabilisation que ses supérieurs assènent au personnage principal à l'aide de phrases pernicieuses et assassines, remettant en question son ambition, sous-entendant même qu'il n'est pas à la hauteur de la situation. « Le

nité et de reconquête du libre arbitre s'impose. Un cas de conscience, personnelle et collective, à rêver d'une vie meilleure, d'une société différente, d'une civilisation plus clémentine.

« Cet autre monde est peut-être à l'intérieur de lui, relève le réalisateur en parlant des personnages incarnés par Vincent Lindon. Sa quête est d'accéder à son vrai monde. Ce lieu qui, finalement, semble si étranger à son quotidien et qui est peut-être sa vérité. C'est le moment de se questionner sur l'endroit du monde où il doit être pour se sentir le mieux possible. Se questionner sur le sens de sa mission au quotidien, sur sa définition du courage. Est-ce que le

Un flux de détails importants et d'informations techniques précises qui auraient facilement pu perdre n'importe quel spectateur. Or, ce n'est jamais le cas. Les enjeux, parfaitement vulgarisés, demeurent toujours clairs et limpides. « Je suis le premier à dire que sur le papier, cette matière peut sembler austère et un peu rébarbative, avoue en riant le créateur du très beau **Je ne suis pas là pour être aimé** (2005). Comment être compréhensible sans que ça soit didactique? C'est une vraie difficulté. Mais mon job, c'est de rendre ça intéressant, sexy, séduisant, excitant. J'ai envie que les gens ne s'ennuient pas devant l'écran. » Là où plusieurs se seraient contentés de simples joutes oratoires, celui qui avait si

Avant-plan **Un autre monde** de Stéphane Brizé

brillamment adapté, en 2016, *Une vie* de Maupassant, mise sur les possibilités de son art afin de déployer un thriller parfois insoutenable au rythme haletant afin de captiver viscéralement son auditoire, le rendant ainsi captif. Pourtant, il ne fait que filmer avec acuité la vie qui nous entoure, recréant avec crédibilité et authenticité son odeur de tous les jours.

«L'enjeu est de travailler avec les mêmes outils que ceux qui utilisent le scénario d'un polar, développe le metteur en scène. Le scénario, c'est toujours une question d'enjeux, de points de vue. Je suis le premier étonné de voir que parfois des scènes assez longues fonctionnent avec un suspense incroyable, alors que ce ne sont que des discussions autour d'enjeux professionnels. Il n'y a pas un mec qui a une bombe autour de la taille ou qui est menacé de mort immédiate par une arme à feu.» Cette artillerie demeure au service des personnages et de leurs causes. Le cinéma politisé de Stéphane Brizé, qui n'est pas sans rappeler celui de Ken Loach, n'est pas là pour faire la leçon. Il ne faut pas com-

pter sur lui pour imposer ce qui est bien et ce qui est mal. Au contraire, par son regard acéré, il oblige les spectateurs à tirer leurs propres conclusions à partir des faits évoqués, les amenant sur des terrains incertains où ils n'ont pas nécessairement envie d'aller tout en dévoilant avec justesse les mécanismes du monde révoltant d'aujourd'hui.

Contrairement à l'hyper réalisme déchirant de **La loi du marché** et à la construction énergique d'**En guerre**, qui s'apparentait à une véritable pièce de post-rock où la tension monte encore et encore avant d'exploser dans une déflagration chaotique, **Un autre monde** arbore un style plus sobre, minimaliste et chorégraphié qui emprunte moins à la dialectique du documentaire que ses prédécesseurs et davantage aux codes purs de la fiction. De la fiction où s'engouffre le réel et qui mélange, encore une fois, acteurs et non professionnels. «Je me suis toujours questionné comme un documentariste sur l'endroit où je devais placer ma caméra, expose le réalisateur. Ce n'est pas la même place qu'en fiction, où l'on organise la scène

pour la caméra. J'étais confronté à un problème majeur qui est résumé par l'expérience de Kieslowski. Il a commencé sa carrière comme documentariste et un jour il s'est dit: "Il va falloir que je passe à la fiction parce qu'avec le documentaire, je ne peux pas rentrer dans la chambre à coucher, je ne peux pas accéder au lieu de l'intimité du couple." »

Les sphères personnelles, domestiques et romanesques se révèlent ainsi d'une importance encore plus capitale que dans les précédents films, rappelant que la crise se joue à tous les niveaux. Le protagoniste a sacrifié sa famille à son travail et doit en payer le prix. Sa femme demande le divorce et les relations avec son fils (Anthony Bajon d'**Au nom de la terre**) demeurent fragiles. L'espace de quelques scènes révélatrices, Brizé réunit l'ancien couple à la ville formé de Vincent Lindon et Sandrine Kiberlain en imaginant une suite teintée d'amertume et de pudeur à **Mademoiselle Chambon** (2009), où il les a fait jouer ensemble. Des moments tendus, tristes et puissants, non dénués de mélo, qui relèguent parfois les mots au vestiaire, laissant les





Photo : Michael Crotto

regards errer en quête de sentiments latents.

C'est là que se déploie toute la grâce virtuose de Vincent Lindon. S'il manie le verbe comme personne, ce sont généralement à ses yeux de chien battu que le cinéphile s'attache en premier. Le comédien peut tout jouer, de l'homme angoissé de ne plus avoir sa moustache chez Emmanuel Carrère au maître-nageur de **Welcome** (2009), qui vient en aide à un migrant, en passant par le pompier de **Titane** (2021), trop ravi de renouer enfin avec son enfant disparu. C'est pourtant sous la houlette de Stéphane Brizé qu'il trouve ses meilleurs rôles. Des personnages fragiles, dignes, intègres et sensibles, avec le cœur sur la main, prêts à aider ses semblables dans leurs décisions les plus difficiles. Même face à la mort qui rôde, dans le majestueux et souvent oublié **Quelques heures de printemps** (2012), qui laissait l'émotion délicate mener le jeu, bercée par les mélodies bouleversantes de Nick Cave et de Warren Ellis. Son prix d'interprétation récolté à Cannes pour **La loi du marché** a cimenté sa relation avec le metteur en scène, et il devenu non seulement son alter ego à

l'écran, mais également un compagnon créatif de son art. Un des duos les plus forts du cinéma actuel, qui trouve encore au sein de cette cinquième collaboration la possibilité d'évoluer et d'aller plus loin. Vincent Lindon offre d'ailleurs dans **Un autre monde** une performance particulièrement fiévreuse et impériale, d'une résilience qui force le respect.

« Il y a une vertu à faire plusieurs films avec la même personne, assure Stéphane Brizé. On ne peut pas se répéter, sinon ça se verrait. Il y a des choses qu'on fait ensemble, dans la manière de travailler, qui ne sont pas du tout comme d'autres réalisateurs font. Mais je ne travaille pas d'une manière habituelle. Et cette manière fait qu'il y a de plus en plus de zones de vertiges, d'imprévus, d'inquiétudes potentielles pour l'acteur. Mais elles sont dépassables, elles ne sont pas tétanisantes ni pour lui ni pour moi, parce qu'on a appris à marcher ensemble. Ce film-là n'est pas possible si on n'a pas fait les précédents. » Leurs routes auraient pourtant pu ne jamais se croiser. Car ce n'est pas Vincent Lindon, mais Jean Reno que le cinéaste avait envisagé à l'époque de leur première rencontre cinématographique qui allait

donner **Mademoiselle Chambon**. Il a fallu Ron Howard et son **Da Vinci Code** (2006) pour que l'interprète de **Léon** lui fasse faux bon. Le reste appartient à l'histoire, encore en partie à écrire, et dont un chapitre se clôt en force avec **Un autre monde**, dernier tome d'une trilogie essentielle sur les rouages de l'univers de l'entreprise et la nécessité de ne pas y perdre son âme. (Sortie prévue : août 2022) **CB**



France / 2022 / 96 min

RÉAL. Stéphane Brizé **SCÉN.** Olivier Gorce et Stéphane Brizé **IMAGE** Éric Dumont **SON** Emmanuelle Villard et Hervé Guyader **MUS.** Camille Rocailleux **MONT.** Anne Klotz **PROD.** Christophe Rossignon et Philip Boëffard **INT.** Vincent Lindon, Sandrine Kiberlain, Anthony Bajon, Marie Drucker **DIST.** Maison 4:3